

6

J. TOUTAIN. — **Les cultes païens dans l'empire romain.**

Première partie : *Les provinces latines*. T. II, *Les cultes orientaux*.
— Paris, Leroux, 1911, in-8°, 269 pages.

M. Toutain, continuant la grande enquête qu'il a entreprise sur les cultes païens dans l'empire romain, vient de consacrer un volume aux religions orientales dans les provinces latines — en dehors de Rome et de l'Italie. Il passe successivement en revue les cultes égyptiens et syriens, ceux de l'Asie Mineure et celui de Mithra, montre quelle fut l'influence de l'astrologie et de la magie et s'occupe enfin de la formation du syncrétisme païen, qui se développa surtout depuis le II^e siècle. L'étude minutieuse des inscriptions, interprétées par un épigraphiste consommé, devait conduire à des résultats intéressants, et M. Toutain en a tiré des conclusions importantes¹. La répartition géographique des différents cultes, l'origine ethnique et la condition sociale des fidèles qui les pratiquaient, seront connus désormais avec plus d'exactitude. Je signalerai surtout la différence que l'auteur constate entre les mystères de la Grande Mère et les autres, égyptiens, syriens ou persiques. Ces trois derniers se répandirent surtout aux frontières, dans les ports et le long des grandes voies de communication, et ils recrutèrent leurs adeptes principalement parmi les orientaux immigrés et parmi les soldats et les fonctionnaires impériaux. Les premiers, ceux de Cybèle, pénétrèrent davantage dans l'intérieur des provinces latines et trouvèrent des fidèles parmi les magistrats municipaux², dans la bourgeoisie des villes romanisées et même dans la plèbe rustique, car la déesse était une grande divinité agraire. M. Toutain a mis bien en lumière ce fait que ces religions exotiques n'arrivèrent pas partout directement de l'Orient mais que Rome fut pour elles un second foyer de rayonnement. Intéressante aussi est la remarque que Lyon fut pour la *Magna Mater* un centre

1) Travaillant toujours de première main, il ne semble pas avoir connu les articles de Clifford Moore, son devancier : *Oriental cults in Britain* (*Harvard Studies Class. Philol.*, XI, 47-60) et *Oriental cults in the Gauls and in Germany* (*Transactions of the American philological association*, XXXV(II) 1908, p. 109-150.

2) Depuis la publication du volume de M. Toutain, M. von Demaszewski s'est occupé de cette question dans le *Journal of Roman studies*, I (1911), p. 50 ss. Il montre que les prêtres de la *Magna Mater* étaient originellement des esclaves et des affranchis, mais que leur condition sociale s'éleva depuis l'institution des dendrophores et surtout sous les Sévères.

d'expansion d'où elle étendit ses conquêtes en Gaule. Tout cet exposé, lucide et méthodique, fondé sur l'analyse directe des documents, apporte des précisions nouvelles à notre connaissances du paganisme romain.

La partie positive de la démonstration de M. Toutain obtiendra sans doute l'assentiment de tous, mais on formulera plus de réserves sur ses conclusions négatives.

Tout d'abord le plan même de l'ouvrage devait provoquer une appréciation inadéquate de la réalité. Pourquoi distinguer entre l'Italie et les provinces latines? Cette division se justifiait dans le premier volume, pour les cultes romains répandus au delà des Alpes et des mers, elle n'est plus admissible pour les cultes orientaux. L'Italie est pour ceux-ci, comme le reste du monde latin, un territoire conquis, et il importe plus d'étudier leurs progrès au cœur de l'empire que dans les régions relativement pauvres et peu peuplées du nord de la Gaule ou de la Bretagne. Limiter ainsi son champ d'observation c'est se condamner d'avance à n'obtenir qu'une vue d'ensemble unilatérale et inexacte. Ainsi, s'il avait étudié les inscriptions des cités italiques, M. Toutain n'aurait pu écrire (p. 163) que « le rôle de la bourgeoisie municipale semble avoir été des plus effacés dans la diffusion du culte de Mithra ». Mais nous ne possédons encore pour aucune province un document analogue à la liste des patrons du collège de Sentinum (*CIL.* XI, 5737).

Dans les provinces latines donc, selon l'auteur, tandis que le culte de la *Magna mater* et l'astrologie furent accueillis avec faveur par les populations indigènes et s'y répandirent largement, « les cultes égyptiens et syriens, la religion de Mithra et le syncrétisme n'ont pas gagné les cœurs des citadins et des paysans. Ils sont restés à la surface du sol, sans y pousser de profondes racines; ils ne se sont pas vraiment emparés de ces terres nouvelles, ils n'y ont pas conquis de néophytes, ils n'y ont pas fait moisson d'âmes » (p. 264).

Mais une pareille distinction est plus apparente que réelle : les mystères orientaux ne vécurent pas isolés, ils n'étaient pas séparés par des cloisons étanches, et l'astrologie ne se constitua pas, comme une science distincte, en dehors d'eux. Les mystères phrygiens, — les découvertes récentes ont achevé de le prouver, — vécurent en relations étroites avec ceux de Mithra, les seconds étant réservés aux hommes, les premiers admettant les femmes à l'initiation. En particulier le taurobole avec les idées de purification et de renaissance éternelle qu'on y attachait, introduisit dans le vieux culte de Pessinonte des croyances, probablement iraniennes, très étrangères à son contenu pri-

mitif. D'autre part, l'astrologie n'était pas uniquement pour les païens une méthode de divination, elle était inséparable de l'astrolâtrie, et, dans le monde latin, elle ne survécut guère à la chute de celle-ci. C'est véritablement la théologie scientifique du paganisme, et là où elle se propagea, elle fit adopter avec elle tout un ensemble de doctrines, d'origine sémitique, qui mirent partout au premier plan l'adoration des astres¹ et transformèrent même les mystères phrygiens : Attis devint un dieu solaire. On voit ainsi comment la Perse et la Syrie agirent sur la dévotion des populations latines, même dans les cités où nous n'avons trouvé encore aucune dédicace à Mithra ou au Jupiter Héliopolitain.

Les inductions de M. Toutain, dans la mesure où elles sont limitatives, me paraissent sujettes à bien des causes d'erreur. Son exposé se fonde principalement sur les textes épigraphiques, et l'on ne peut à cet égard que louer la conscience de ses dépouillements scrupuleux. Mais les documents archéologiques, difficilement accessibles, ont été moins bien utilisés², et les œuvres littéraires font presque partout défaut, pour l'excellente raison que les écrits religieux du paganisme ont été détruits. Mais combien il est scabreux d'invoquer dans ces conditions l'argument *e silentio* ! Notre conception historique serait donc à la merci du hasard des découvertes ? Celle qu'on aurait pu se former il y a un demi siècle, eût été très différente de celle qu'on formule aujourd'hui, et dans cinquante ans nous aurions à rétracter ce que nous affirmons maintenant³.

Supposons un instant que le christianisme ait péri avec sa littérature,

1) J'ai exposé ceci plus complètement dans mes conférences *Astrology and Religion among the Greeks and Romans* (Putnam, 1912).

2) Nous attendons de M. Graillot un recueil des monuments du culte de la *Magna Mater*. Ce recueil complétera heureusement les données fournies par les inscriptions. Mais, en attendant, il aurait fallu du moins utiliser le travail de Blinkenberg sur les monuments de Sabazius (cf. aussi Eisele dans Roscher, s. v., col. 241), et l'on s'étonne de ne voir cité ni le recueil de Drexler, *Der Cultus der ägyptischen Gottheiten in den Donauländern* (Teubner, 1890), ni l'article « Isis » du même auteur dans le dictionnaire de Roscher (t. II, 413 ss.).

3) Je citerai un seul exemple de l'imprudence qu'il y a à avancer des négations. Désireux d'établir que le culte de Mithra n'a pas pénétré dans la Lugdunaise, M. Toutain conteste même que la dédicace d'Entrains lui appartienne (p. 149), sans se souvenir que tout un mithréum avec ses sculptures a été mis au jour à Entrains (*Bull. soc. antiqu. de France*, 1904, p. 290). Cf. Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, III, nos 2273-9, 2282, 2287). Une image de la « naissance de Mithra » a en outre été découverte à Saint-Aubin (Indre) (*Ibid.*, 2737).

quelle idée pourrions-nous nous former d'après les documents épigraphiques de son extension au commencement du IV^e siècle? On constaterait sa présence à Rome dans les catacombes, l'existence de communautés prospères en Phrygie, puis de groupes sporadiques disséminés dans certaines provinces. Ce serait tout. Nous serions loin de soupçonner la diffusion qu'attestent les signatures du concile de Nicée.

Un exemple typique montrera comment le peu que les auteurs latins nous apprennent, contredit parfois les inductions qu'on tire de l'absence d'inscriptions. M. Toutain fait observer que les cultes égyptiens ne se sont pas répandus dans les cités de l'intérieur de la Numidie, comme Madaure (p. 19), et dans la bourgeoisie municipale. Mais précisément l'écrivain, qui mieux que tout autre nous a fait comprendre les mystères d'Isis et sentir la ferveur qui animait ses dévots, Apulée, était fils d'un duumvir de Madaure. Croit-on que les œuvres de ce rhéteur, tout imbu de l'esprit religieux de l'Orient, n'aient pas eu d'influence sur ses compatriotes?

La méthode d'analyse adoptée par M. Toutain me paraît décevante aussi parce qu'elle ne tient pas compte des transformations qu'a subies l'idée qu'on se faisait des dieux. Sans doute, Jupiter et Vénus sont de vieilles divinités italiques; seulement, ces noms désignent souvent dans les dédicaces des êtres très différents de ceux qu'adoraient les paysans du Latium. Une complète métamorphose les a mués peu à peu en des sortes de Baals et d'Astarté. Mais c'est là une évolution qui échappe à la statistique et ne se laisse pas mesurer en additionnant des inscriptions.

En réalité, les croyances orientales se sont répandues par bien des voies différentes, et l'épigraphie n'en indique que quelques-unes. L'action des divers facteurs littéraires et populaires, philosophiques et sociaux, officiels et psychologiques, qui contribuèrent à leur expansion, s'exerça avec force surtout à Rome et en Italie. Dans les provinces, ils se répandirent inégalement, soit sur les confins militaires, soit dans les ports de mer, soit dans les villes de l'intérieur et sur les domaines des propriétaires terriens. Certains cantons écartés peuvent ne pas avoir été atteints par les idées nouvelles, et en bien des pays la plèbe des campagnes conserva sans doute jusqu'au triomphe du christianisme et même au-delà son vieux paganisme rustique. Mais il est fort imprudent, dans l'état actuel de nos connaissances, d'affirmer que telle région ou telle classe de la population ne comptait pas de fidèles des dieux asiatiques, et, si l'on considère dans leur ensemble l'action de tous ces cultes qui con-

duisent par des voies différentes à un même résultat, il est certain qu'ils ont transformé l'antique idolâtrie romaine et en ont fait une religion astrale, ou pour mieux dire cosmique, qui règne et s'étend au IV^e siècle en Occident comme en Orient.

Ces réserves ne m'empêchent pas de reconnaître, je le répète, la valeur des recherches de M. Toutain : elles nous fournissent des données d'un intérêt considérable : quiconque voudra apprécier l'action des cultes exotiques sous l'Empire devra en tenir compte et, somme toute, on souscrira au jugement d'ensemble qui termine le dernier chapitre : « L'influence de l'Orient a modifié beaucoup moins profondément la vie et la dévotion quotidienne des provinces latines que la théologie, la philosophie et les religions officielles de la haute société romaines¹.

FR. CUMONT.

1) J'ajoute quelques observations de détail : reproduire (p. 87) l'étymologie « sabéenne » que Derenbourg a proposée de *taurobolium*, c'est faire trop d'honneur à une absurdité linguistique. — Que le criobole fût une chasse au bélier n'est pas une conjecture (p. 89) : ce sens ressort clairement d'une inscription de Pergame publiée par Schroder (*Athen. Mitt.*, 1904, p. 152 = Dittenberger, *Orient. inscr.*, 7427. Cf. *Revue archéol.*, 1905, I, p. 29 ss.). — P. 183 : De ce que Manilius énumère tous les métiers, on ne peut pas conclure que l'astrologie fut populaire parmi les laboureurs, les vigneron et les bouviers d'Afrique ou de Gaule. Le poète n'a fait, ici comme ailleurs, que suivre pas à pas ses sources grecques.

